

## NIKOS KAZANTZAKI ET LA NOTION DE LA LIBERTÉ

Par Athina Vouyouca

Nikos Kazantzaki, cet écrivain et poète célèbre, a créé une œuvre immense qui compte 11 romans, un poème épique de 33.333 vers, *L'Odyssee*, 20 pièces de théâtre, 5 volumes de récits de voyage, un grand nombre d'essais, des scénarios cinématographiques, une correspondance abondante... Pourtant toute cette œuvre est fondée sur une pensée complexe et multidimensionnelle, au cœur de laquelle se situe la notion nodale de la liberté. J'essaierai de montrer ce soir que les notions de la liberté nationale et de la liberté sociale qu'on retrouve dans son œuvre sont englobées par celle d'une liberté absolue aux dimensions universelles.

À commencer par la liberté nationale. Nikos Kazantzaki est né en 1883 dans une Crète en guerre, en pleine effervescence révolutionnaire, quand les Crétois luttèrent de toute leur force pour se libérer de l'occupation ottomane. Je rappelle que tout au long du XIXe siècle des soulèvements (grands et petits) éclatent continuellement dans l'île. On pourrait dire que c'était pour Kazantzaki une prédestination d'être né et d'avoir grandi en Crète à ce moment précis, dans une atmosphère belliqueuse, exaltée, héroïque. Des scènes d'horreur, des massacres, des révoltes et des répressions successives : telles étaient les expériences de son enfance et de son adolescence qui l'ont marqué à jamais. Il en parle lui-même dans son autobiographie spirituelle et mythifiée, *Rapport au Greco* : « Depuis ma naissance, je respirais cet air féroce, visible et invisible, le combat. [...] C'était là la semence. C'est à partir d'elle qu'est né, qu'a déployé ses branches, qu'a fleuri et fructifié l'arbre entier de ma vie. Plus que les écoles et les maîtres, plus profondément que les premières joies que m'a données la révélation que j'ai eue du monde, une émotion vraiment unique a eu une influence incalculable sur ma vie : la lutte entre la Crète et la Turquie. Sans cette lutte, ma vie aurait pris un autre chemin et Dieu, certainement, un autre visage. » L'aspiration ardente des Crétois à la liberté a fait jaillir en lui la passion vigoureuse de la liberté dont il ne s'est jamais départi : « Et ainsi, dit-il dans *Rapport au Greco*, parce que le hasard m'avait fait naître Crétois, en un moment où la Crète luttait pour se libérer, j'ai senti depuis ma première enfance qu'il existe un bien plus précieux que la vie, plus doux que le bonheur, la liberté. » Il a immortalisé la lutte des Crétois dans son roman *Le Capitaine Michalis* dont le sous-titre est caractéristique : *La Liberté ou la mort* (c'est le titre de la traduction française). Dans ce roman, Kazantzaki exalte le dévouement sans réserve des combattants crétois à leur cause. Un des personnages de l'œuvre, Kosmas, le neveu du Capitaine Michalis, qui représente dans l'œuvre l'auteur lui-même, pense : « On dirait qu'une flamme sacrée anime la Crète, une flemme qu'on pourrait peut-être appeler "âme" et qui se trouve au-dessus de la vie et de la mort. Fierté, opiniâtreté, vaillance ? Ou bien tout cela ensemble, plus quelque chose d'indicible, d'impondérable qui fait qu'on se sent fier d'être un homme... [...] Quelle force ont ces gens-là, quelles âmes ! Voilà des milliers d'années qu'ils se battent sur leurs rochers abrupts, contre la faim, la soif, la discorde et la mort. Et ils ne cèdent pas. Ils ne se plaignent même pas. C'est au bord

du désespoir que les Crétois trouvent la délivrance. » En effet, tous les combattants dans le livre luttent, intrépides, jusqu'au bout, comme le montre leur mot d'ordre, *la liberté ou la mort*. Ils n'abandonnent jamais le combat, même quand la défaite est certaine. Ils font preuve de qualités rares, de la noblesse de leur but, de leur désintéressement total, de leur dignité humaine, de leur tension d'âme, du sacrifice de soi...

*Le Capitaine Michalis* fut publié à Athènes pour la première fois en 1953. Un an plus tard, les Chypriotes décident de secouer le joug de la colonisation britannique. Aussitôt Kazantzaki, qui est devenu entretemps un écrivain célèbre, proteste avec véhémence, dans un article publié dans la revue athénienne *Nea Estia* et inséré plus tard dans son récit de voyage sur l'Angleterre, contre la répression brutale par l'armée britannique du soulèvement chypriote. De plus, il a ajouté aux éditions du *Capitaine Michalis* à partir de 1954 un prologue où il compare la lutte des Chypriotes à celle des Crétois de son enfance. Et il ajoute : « Il semble que beaucoup de lutte et beaucoup de sueur soient indispensables pour que l'homme puisse racheter son droit – et la liberté est le bien le plus cher à acheter. Elle n'est donnée gratuitement ni par l'homme ni par Dieu. Elle va de pays en pays, partout où on l'appelle, sans dormir, sans se soumettre, sans se compromettre. » Enfin, le 28 juin à Vienne, lorsque le Prix de la Paix lui fut décerné, il n'oubliera pas Chypre lors de son discours : « J'essaie de contenir mon chagrin, et je ne peux pas ; pendant cette fête de la paix, le visage de Chypre se dresse devant moi, plein de sang. À l'instant où nous parlons, des forces ténébreuses jaillissent là-bas et veulent étouffer la liberté. Unissons-nous tous, faisons tous [en sorte] que la liberté triomphe dans cette île héroïque et martyrisée. »

Or, Kazantzaki sait bien que la liberté nationale doit être accompagnée de justice sociale et d'affranchissement économique, sinon le peuple et en particulier la classe des travailleurs, qui sont les plus nombreux, serait tout autant soumise aux classes dominantes que sous une occupation étrangère. Durant les années 1920, lorsque l'expérience soviétique était à son sommet, Kazantzaki, comme d'ailleurs plusieurs autres intellectuels occidentaux, a cru qu'il serait possible de renverser l'ordre établi injuste et oppressif au moyen d'une révolution prolétarienne telle que prônée par le marxisme-léninisme. Il a présenté cette idée principalement dans son poème épique, *L'Odyssée* et dans son roman *Le Christ recrucifié*. Aux Chants 9 et 10 de *L'Odyssée*, est décrite une révolte en Égypte du XII siècle avant J.-C. d'un groupe de pauvres esclaves affamés contre l'ordre établi du pharaon, qui a toutes les caractéristiques d'une révolution prolétarienne du XXe siècle. Nous lisons : « Le peuple bouillonne, l'haleine empuantie par la faim, porteurs, tisserands, embaumeurs, femmes flétries se précipitent. [...] Tous ensemble, morts et vivants, frères, incendions le monde ! [...] En avant ! [...] la Faim a levé son mouchoir noir et le fort s'écroule ! » Le chef des insurgés s'appelle même Nil, ce qui rappelle le nom de Lénine. S'adressant à Ulysse, il lui dit : « Toi, tu continueras à chercher des dieux ; nous, courbés vers la terre, nous nous battons pour apporter pain et justice au monde, et un peu de liberté, autant que nous pourrons, à la foule esclave. » Dans *Le Christ*

*recrucifié*, l'action se déroule en 1919, dans un riche village fictif du nom de Lykovrissi situé au fond de l'Asie Mineure. Ce village est habité par des Grecs chrétiens orthodoxes sous l'autorité d'un agha turc, représentant local de l'Empire Ottoman. Un groupe de réfugiés grecs, chassés de leur village ancestral par l'armée turque, arrive à Lykovrissi et essaie de s'enraciner dans les terres en friche du village. Mais les riches habitants de Lykovrissi leur refusent toute aide, les obligeant à recourir aux armes. Kazantzaki confère à cette révolte toutes les caractéristiques d'une révolution prolétarienne, comme le montrent les propos ardents du chef des insurgés, le père Fotis, qui parle d'égalité, de justice sociale et de communauté des biens : « Il n'y a plus de mien et de tien ! Ici tout le monde travaillera et tout le monde mangera à sa faim. [...] Plus d'injustice ! Ou que tous aient faim et froid, ou bien que tous aient de quoi manger et se vêtir ! » Comme l'action se déroule en 1919, peu après la révolution d'Octobre, les propos du père Photis ne tardent pas à être perçus comme relevant d'une idéologie communiste. « Bolcheviks ! », s'écrie le père Grigoris, le chef des Lykovrissiotés, « vous recevez des instructions de Moscou pour saper la religion, la patrie, la famille et la propriété, les quatre fondements principaux du monde ! » Or, tant dans *L'Odyssée* que dans *Le Christ recrucifié* l'insurrection est brisée par les forces bien supérieures de l'ordre établi, ce qui arrive en fait souvent dans la réalité historique. Mais ce qui arrive aussi souvent, c'est que la révolution, même si elle réussit à s'imposer, ne reste pas à la hauteur de sa conception théorique – elle s'altère, elle trompe les grandes espérances qu'elle avait nourries et trahit ses principes. Tel est le constat amer de Kazantzaki au bout de ses trois longs voyages, de 1925 à 1929, en Union Soviétique.

Il est toutefois vrai qu'au fond, et selon son propre aveu, il ne cherchait, en URSS ou dans tout autre pays qu'il avait visité lors de ses errances interminables, que l'affirmation de sa propre vision du monde. Dès sa prime jeunesse, il était parti à la quête de l'Absolu : « Nous n'avons chassé pendant toute notre vie qu'une seule chose, écrit-il dans *Rapport au Greco*, une vision cruelle, sanguinaire, indestructible, l'essence. Pour elle, de combien de coupes d'amertume les dieux et les hommes nous ont-ils abreuvés, combien de sang et de sueur et de larmes avons-nous versés ! » Et dans son essai *Ascèse* qui contient toute sa pensée – j'y reviendrai – nous lisons : « Un seul désir me taraude : celui de surprendre ce qui se cache derrière les phénomènes, de percer le mystère qui me donne la vie et me tue, et de savoir si une présence invisible se cache par delà le flux incessant du monde. » Il a nourri pendant de longues années le vain espoir, le rêve impossible de devenir fondateur de religion ou, tout au moins, prophète du Verbe... À l'âge de 31 ans, lors d'un voyage au Mont Athos en compagnie du grand poète grec Anghélos Sikélianos, il note dans son journal intime : « La nuit, dans nos lits, nous parlons de nouveau de l'essence de notre désir suprême – créer une religion. Ah ! Comment pouvoir extérioriser tout ce qui est en nous de plus profond ? » C'est sûrement ce « désir suprême » inassouvi qui le pousse à se créer une vision du monde entièrement personnelle. « Toute ma vie, nous dit-il dans son autobiographie spirituelle, j'ai lutté pour tendre mon esprit jusqu'à ce qu'il grince,

qu'il soit près de se rompre, pour créer une grande idée qui puisse donner un sens nouveau à la vie, un sens nouveau à la mort et consoler les hommes. »

C'est ainsi qu'il intègre ses notions de liberté nationale et sociale dans une vision universelle de liberté absolue qui constituera le fondement même de sa pensée. Il ne s'agit pas ici d'une lutte collective pour la libération d'un peuple asservi ou pour l'affranchissement économique et social d'une classe d'opprimés. Il s'agit d'un effort strictement individuel d'accès à une liberté absolue qui s'inscrit dans un but éternel et universel : la contribution de chaque homme, de chaque individu à l'évolution créatrice de la vie dans l'Univers entier.

Cette idée sublime se situe au centre d'une vision du monde et d'une conception de l'existence humaine qui lui sont propres et que Kazantzaki s'est constituées à partir de différents courants philosophiques et idéologiques en essor pendant la première moitié du XXe siècle. Il s'agit d'un credo personnel qui fut consigné une fois pour toutes dans *Ascèse-Salvatores Dei*, un ouvrage philosophique, gnoséologique et théologique d'une centaine de pages écrit en 1922-1923 et publié dans sa première version en 1927 et dans sa deuxième version définitive en 1945. Il contient dans un style lyrique, fervent et concis l'ensemble de la pensée kazantzakienne qui remet tout en cause *pour donner*, selon son mot qu'on a déjà cité, *un nouveau sens à la vie, un nouveau sens à la mort et consoler les hommes*. Il contient également l'effort de l'auteur de réconcilier l'action et la contemplation en associant des idées spéculatives à des règles d'action. On y retrace les influences que Kazantzaki a reçues du bergsonisme, du nietzschéisme, de la théorie d'Oswald Spengler sur les cultures en tant que tous organiques, du vitalisme, du marxisme – en partie – et même paradoxalement du bouddhisme – j'y reviendrai. Mais parmi toutes ses influences, c'est indiscutablement la philosophie évolutionniste et biologique d'Henri Bergson qui prédomine.

Au centre donc d'*Ascèse-Salvatores Dei* trône un Dieu mystérieux inspiré manifestement de la notion métaphysique de l'élan vital bergsonien, l'élan originel de la vie, ce présent éternel de création, cet éternel rebondissement, cette totalité virtuelle primordiale qui s'actualise et se différencie en traversant la matière. Il représente le processus évolutif de la vie, « l'évolution créatrice », selon le terme bergsonien. Il crée de la vie en transformant la matière inorganique, qui lui est un obstacle mais aussi un instrument nécessaire ; il s'actualise en se dissociant d'après des lignes de différenciation, mais il témoigne encore dans chaque ligne de son unité et de sa totalité subsistantes. Une fois la vie créée, l'élan vital, agissant sans répit dans la fluidité de la « durée réelle », ce temps qui englobe présent, passé et futur à la fois, la fait avancer vers des formes de plus en plus complexes, dans une marche en avant, qui, passant par les plantes et les animaux, aboutit à l'être humain. C'est seulement sur la ligne de l'Homme que l'élan vital « passe » avec succès. L'homme en ce sens est bien « la raison d'être du développement tout entier », selon un mot de Bergson. Alors que les autres directions de la vie se ferment et tournent en rond, alors qu'un « plan » distinct de la nature correspond à chacune, l'homme au contraire est

capable de brouiller les plans, de dépasser son propre plan comme sa propre condition pour exprimer enfin la Nature naturante (j'ai repris ici dans ses grandes lignes l'analyse de Gilles Deleuze dans son essai *Le Bergsonisme*).

Or, Kazantzaki a su personnifier dans son essai cette force vitale impersonnelle et indéfinie. Elle devient chez lui « Dieu », « le grand Combattant », « l'Invisible », « le grand Vagabond », « le grand Extatique » (*tous ces qualificatifs avec une majuscule initiale*). Ce « Dieu » se situe aux antipodes du Dieu chrétien. Il ne réside pas, immuable, dans le ciel mais en nous-mêmes, au plus profond de notre âme, et son existence nous est révélée par notre intuition (cette « donnée immédiate de la conscience », selon Bergson, notre « œil intérieur » ou notre « cœur » ou une « voix » en notre for intérieur, dans le langage kazantzakien). C'est le Dieu du devenir perpétuel, de la création continue. Il s'efforce sans répit de transsubstantier la matière [*le verbe transsubstantier, μεταουσιώνω en grec, est cher à Kazantzaki qui l'utilise constamment à la place de transformer ou transmuier*], en passant par les plantes, les animaux et les hommes pour faire avancer la vie. Sa force créatrice et formatrice est évoquée de plusieurs façons, au moyen surtout d'un réseau métaphorique centré sur les isotopies de la lutte et de la marche ascendante. Nous lisons : « De tous les élans de Dieu, quel est celui que l'homme peut percevoir ? Celui-ci seulement : une ligne rouge sur la terre, une ligne sanglante qui grimpe avec effort de la matière à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal à l'homme. Ce mouvement indestructible et préhumain est la seule progression visible de l'Invisible sur cette terre. Plantes, animaux et hommes sont les échelons que crée Dieu comme marchepied pour son ascension. » Il n'est pas tout-puissant : son effort de création et de nouveauté jaillissante est présenté comme une lutte pénible pour surmonter les obstacles que la matière dresse sur son chemin : « L'essence de mon Dieu, c'est la LUTTE », lisons-nous dans *Ascèse* [*le mot lutte écrit en majuscules*]. Il n'est pas omniscient non plus, parce que son effort de transformation de la matière aboutira chaque fois à une nouvelle création imprévisible. Enfin, il n'est pas pure bonté, puisqu'il doit se montrer dur et impitoyable pour pouvoir opérer la sélection qui est nécessaire à l'avancement de la vie : « il ne choisit que le meilleur », écrit Kazantzaki.

Cette vision dynamique de Dieu se double d'une conception tout aussi dynamique de l'existence humaine. Ce Dieu kazantzakien est en péril et attend son salut de l'homme (d'où le sous-titre d'*Ascèse, Salvatores Dei*, « Sauveurs de Dieu »). « Dieu est en péril. [...] Chair de notre chair, il est en nous et risque tout. [...] Nous sommes un. Du vermisseau aveugle dans les profondeurs de l'océan jusqu'au flamboiement immense de la voie lactée, c'est le même être qui lutte et risque : nous-mêmes. Dans notre petite poitrine fragile un seul être lutte et risque : l'Univers. [...] Non, Dieu ne nous sauvera pas ; c'est nous qui sauverons Dieu par la lutte, par la création, par la transsubstantiation de la matière en esprit. [...] Notre devoir humain le plus profond n'est pas d'analyser le rythme de la marche de Dieu, mais d'ajuster sur lui celui de notre vie précaire. Ce n'est qu'ainsi que nous, mortels, pourront faire de l'immortel, en collaborant avec Lui. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrons surmonter [...]

l'étroitesse de notre entendement, transformant ainsi en liberté l'esclavage de la matière ».

On voit donc que Kazantzaki investit l'homme de la responsabilité sacrée de venir à l'aide de ce Dieu, le rendant ainsi solidaire de toute la nature – voire de tout l'univers. Il assigne à l'homme le devoir suprême de mener une « lutte incessante et impitoyable », selon son mot, afin de « transsubstantier la matière (ou la chair) en esprit » (c'est une sorte de *leitmotiv* qui revient avec insistance dans les textes kazantzakiens). L'homme doit s'efforcer de se dépasser soi-même, en s'affranchissant graduellement de la contrainte de sa matérialité dans une marche ascendante (la « Montée », dans le langage kazantzakien) vers une spiritualisation complète qui équivaut à une liberté absolue. Son action servira à aider le Dieu d'*Ascèse* dans son effort gigantesque de faire accéder l'humanité à un plus haut degré sur l'échelle évolutive, ce qui arrivera dans un temps futur indéfini, tout aussi eschatologique, il faut le dire, que le temps du royaume de Dieu sur terre promis par le christianisme.

Si j'ai insisté sur *Ascèse*, c'est parce que ce petit ouvrage fut le point de départ de toute son œuvre immense. Il faut dire ici que l'appel aux armes d'*Ascèse* est passé totalement inaperçu : il n'a eu aucun retentissement ni lors de sa première publication en 1927 ni lors de sa deuxième en 1945. Néanmoins Kazantzaki ne s'est pas laissé aller. Faisant appel à sa vocation littéraire indiscutable qui s'était manifestée dès sa première jeunesse, il a su canaliser tout le flot de son credo dans son œuvre. C'est ainsi qu'à part quelques œuvres de jeunesse, qu'il a d'ailleurs désavouées, il a créé toutes ses autres œuvres, sans aucune exception, en leur insufflant le mythe personnel d'*Ascèse*, comme il en témoigne lui-même à maintes reprises : « [*Ascèse*] est mon credo, le noyau de mon œuvre, encore plus, le noyau de ma vie », écrit-il par exemple à un ami en 1951. Et en 1955, deux ans avant sa mort, il écrira à un autre ami : « Comme vous le savez, *Ascèse* fut la graine d'où a fleuri toute mon œuvre ; tout ce que j'ai pu écrire par la suite ne fut qu'un commentaire et une illustration d'*Ascèse* ».

En effet, Kazantzaki a su peupler son œuvre d'une armée de héros créés à l'image de ses Sauveurs de Dieu. Il s'agit d'êtres sublimes, hors du commun, de « grandes âmes », capables, comme le dit Bergson, « de se dégager des entraves de la nature et de se faire le lieu de passage de la nouveauté jaillissante de la vie. » Dans chacune de ses œuvres romanesques, théâtrales ou épiques, l'intrigue est nouée autour de l'aventure existentielle d'un héros façonné à l'image d'un « Sauveur de Dieu » d'*Ascèse*. Notons d'emblée que le lecteur assiste à l'histoire d'une existence qui n'est jamais statique, mais toujours dynamique : le héros n'est pas dès le début ; il devient au fur et à mesure que l'œuvre avance vers son dénouement. Il s'agit d'un devenir qui est une mutation intérieure du héros : de l'ignorance de soi à la connaissance authentique de soi, et de la passivité à l'action authentique qui l'amène à se détacher de la vie matérielle pour suivre un processus de spiritualisation graduelle laquelle, en s'achevant, coïncide la plupart du temps avec sa mort. Il n'y a que Zorba le terrestre qui ne suit point cette évolution, ayant fait déjà avant son apparition sur la scène du roman qui porte son nom l'apprentissage d'une vie exubérante et libre. Tout autre

héros suit le même processus de spiritualisation progressive, quel qu'il soit son rôle dans la société humaine, qu'il soit par exemple meneur d'hommes, comme Ulysse dans *L'Odyssee* kazantzakienne et le père Photis dans *Le Christ recrucifié* ou chef d'armées, comme Julien l'Apostat et Nicéphore Phocas dans les tragédies qui portent leur nom, ou bien engagé dans une cause de justice sociale, comme, dans *Le Christ recrucifié*, le Père Photis et Manolios le berger innocent qui commence par jouer le Christ, puis devient un Christ moderne, ou même une personne sainte, comme Saint-François d'Assise dans *Le Pauvre d'Assise* ainsi que le Christ lui-même dans *La dernière tentation*. À chaque fois, son histoire commence au moment où, répondant à l'appel au secours du Dieu d'Ascèse qu'il écoute en son for intérieur, « il tourne le dos », selon le mot de notre auteur, « au bien-être et à la certitude et part à l'assaut pour briser ses frontières », pour se dépasser soi-même. *Rapport au Greco* porte en épigraphe ces trois prières franciscaines : « a) Je suis un arc entre tes mains, Seigneur ; tends-moi, sinon je pourrirai ; b) ne me tends pas trop, Seigneur ; je casserais ; c) tends-moi tant que tu veux, Seigneur, et tant pis si je casse. » Le héros kazantzakien est toujours un combattant qui, tel le Sauveur du « Dieu » d'Ascèse, mène une lutte incessante et impitoyable pour s'affranchir de sa matérialité. Voilà ce que dit l'auteur dans le prologue de son roman *Le Pauvre d'Assise* : « Car pour moi Saint-François est le modèle de l'homme mobilisé, qui dans un dur et inlassable combat réussit à remplir le devoir suprême de l'homme, supérieur à la morale, à la vérité et à la beauté : transsubstantier la matière que lui a confié Dieu et la faire esprit. » Il dira encore à propos du Christ, dans la préface du roman *La dernière tentation* : « Parce que le Christ, pour monter au sommet du sacrifice, sur la croix, au sommet de l'immatérialité, à Dieu, est passé par toutes les épreuves de l'homme qui lutte. [...] Chaque instant de la vie du Christ est une lutte et une victoire [...] Il transsubstantiait sans cesse la chair en esprit et poursuivait son ascension. »

Pour atteindre un tel but sublime, le héros kazantzakien se fait une vie d'ascèse, que sous-tend sa mobilité perpétuelle, sa disponibilité au combat, sa tension d'âme qui ne connaît pas de répit. Il passe par de dures épreuves, en réprimant ses désirs, en étouffant ses passions. Il essaie même de tenter au-delà du possible, l'impossible. C'est une idée qui revient avec obstination dans l'œuvre de Kazantzaki. Par exemple, dans *Rapport au Greco*, cet aïeul mythique lui conseille de tenter l'impossible : « Va jusqu'où tu ne peux pas aller ! » Et l'effort de création du héros est étroitement lié à son effort d'ascèse. La création est en fait une autre forme d'ascèse, « un effort pénible », pour reprendre le mot de Bergson, « aussi précieux, plus précieux encore que l'œuvre où il aboutit, parce que, grâce à lui, on a tiré de soi plus qu'il n'y avait, on s'est haussé au-dessus de soi-même. » Dans l'univers kazantzakien, l'acte de création est sacré par excellence, parce qu'il y a derrière lui la même force créatrice qui active l'univers entier. On lit dans son roman *Le Jardin des rochers* un aphorisme d'un vieux sage japonais : « Ne peignez pas la chose créée mais les forces créatrices qui l'ont créée. » « Le créateur est l'avant-garde de Dieu », dira notre auteur. C'est ainsi que toute forme d'art est glorifiée dans son œuvre : les arts plastiques, la musique, la danse et, avant tout, l'art du Verbe, la création poétique –dans un sens

large. Par la parole, l'homme créateur peut égaler Dieu. « Dieu, dira encore notre auteur, a pris de la boue et a façonné le monde ; moi, j'ai pris des mots. »

Le fruit suprême de l'ascèse et de la création est la liberté, une liberté absolue, vers laquelle s'achemine le héros « en gravissant exténué la montagne abrupte de sa destinée », selon le mot de notre auteur. Par son ascèse, il se libère de la contrainte de sa matérialité en sacrifiant douloureusement son moi utilitaire et passionnel. De même, par son action créatrice, il est libéré en se surmontant pour accéder à la totalité créatrice ouverte. Dans *Rapport au Greco*, Kazantzaki voit en rêve un vieillard qui sort d'une grotte les mains couvertes de boue pour lui déclarer : – Je fabrique dans la grotte le Libéré (*avec une majuscule initiale*). – Le Libéré ? Qui est le Libéré ? – Celui qui conçoit, aime et vit l'ensemble de l'univers ! »

Ce serait intéressant d'ajouter que tous les héros kazantzakiens sont placés dans un environnement aussi sublime que leur aspiration. Ils peuplent un univers anobli, qui fait reculer le quotidien. Ils se meuvent dans des sociétés où le temps semble s'être figé, des sociétés rurales et archaïques, souvent exotiques, bien hiérarchisées. C'est un monde révolu où l'oralité des contes, des fables, des prophéties, des prédications est encore vivante. Chaque fois le héros est entouré d'une poignée d'êtres, des existants comme lui, tourmentés comme lui par les grandes questions métaphysiques et morales, mais qui ne sont pas capables, comme lui, d'aller jusqu'au bout et d'accéder à la liberté absolue. Derrière eux vient la foule bigarrée et pittoresque des gens simples, des non-initiés qui, pour des raisons intrinsèques, ne pourront jamais l'être.

Il faut souligner ici que tout ce dynamisme de l'aventure existentielle du héros est raconté à travers une écriture tout aussi dynamique. Kazantzaki a su se forger un idiolecte où les formules littérales, beaucoup trop statiques et rigides, sont remplacées par des images d'une grande puissance évocatrice (des métaphores, des comparaisons, des allégories, des métonymies, des synecdoques, des personnifications, des symboles), auxquelles s'ajoutent souvent des images tirées du domaine des arts plastiques, de l'art de la danse, ou même de la musique. Ces images, qui envahissent littéralement les textes kazantzakiens, sont toujours dynamiques et non pas statiques, afin de rendre le dynamisme du devenir perpétuel qu'implique sa vision du monde. Elles sont souvent intégrées dans un réseau métaphorique centré sur les isotopies de l'ascèse et de la création, de la lutte, du danger et de la marche ascendante, qui sont à leur tour englobées par l'isotopie du sacré. Qui plus est, elles sont puisées pour la plupart dans le monde naturel représenté par ses animaux, ses plantes, ses fleurs, ses couleurs, ses odeurs, ses souffles, ses sons, ce qui allège la lourdeur des concepts abstraits que ces images véhiculent... Parmi elles, une place maîtresse est réservée à celles qui mettent en jeu des métamorphoses, symbolisant à la fois la transsubstantiation de la matière, l'acte sacré de la création et le dépassement de soi. Il y a, par exemple, l'image récurrente des plantes qui luttent pour créer la fleur, ce que montre la fable si sobre de l'amandier : « J'ai dit à l'amandier – Frère l'amandier, parle moi de Dieu. Et l'amandier s'est couvert de fleurs. » Précisons que l'idée de lutte est sous-entendue ici puisque l'amandier fleurit en Grèce au cœur

de l'hiver en dépit des intempéries. On retrouve souvent aussi dans les textes kazantzakiens l'image des ailes qui poussent à des êtres humbles et qui s'ennoblissent du coup : la chenille ou le ver qui devient papillon, le poisson volant qui saute hors de l'eau et aspire à devenir oiseau, la souris qui mange du pain bénit et change de nature : « À l'origine, la chauve-souris était une simple souris qui logeait dans les fondations d'une église. Une nuit, elle sortit de son trou, grimpa sur l'autel et mangea un morceau de pain bénit. Aussitôt, des ailes jaillirent de son dos et elle devint notre sœur la chauve-souris. »

Il est important de noter que toutes les images de métamorphoses fonctionnent, sous une forme extrêmement condensée et donc très rapide, comme autant de mises en abyme fictionnelles reflétant chaque fois la « métamorphose » beaucoup plus lente que subit le héros d'un bout à l'autre de chaque œuvre au cours de sa spiritualisation progressive.

Or, le héros kazantzakien a une dernière étape à franchir, d'inspiration bouddhique certainement : il doit, en surmontant tout espoir et toute crainte, *se libérer de la liberté*. Car, ce qui est vraiment paradoxal, c'est qu'un souffle de néant bouddhique s'insinue dans la *Weltanschauung* de notre auteur ouverte à l'avenir, à l'espoir. Dans *Ascèse*, déjà lors de sa première publication en 1927, on retrouve, parallèlement à l'écho bergsonien (et nietzschéen), celui de l'enseignement bouddhique : « Tu dois, désespéré et intrépide, tourner la proue vers l'abîme. Dis : Rien n'existe. Rien n'existe ! Ni la vie, ni la mort. Je regarde la matière et l'esprit comme des fantômes amoureux qui se poursuivent, s'embrassent et disparaissent et dis : C'est ce que je veux ! Je sais maintenant : je n'espère rien, je ne crains rien, je me suis délivré de l'esprit et du cœur, je suis monté plus haut, je suis libre. » En 1928, Kazantzaki ajoute un dernier chapitre à *Ascèse*, un prolongement difficile à lire et à soutenir, qu'il avait annoncé à son ami Prévélakis dans une lettre de 1928 envoyée de l'URSS : « Je corrige aujourd'hui *Ascèse*. J'ai ajouté un petit chapitre : *Silence*. Bombe qui secoue l'*Ascèse* toute entière. Et qui va exploser dans le cœur de très peu d'hommes. » Il s'agissait en fait de sa conclusion qu'il n'y a pas d'unité métaphysique derrière les phénomènes. *Et cet Un n'existe pas* : c'est la toute dernière phrase d'*Ascèse* dans sa forme définitive publiée en 1945. Or, Kazantzaki fut envoûté par l'enseignement bouddhique pendant de longues années, mais il y a eu un revirement de sa pensée dont il parle dans son autobiographie spirituelle, non sans autodérision : « Je sentais que mon cœur ne s'était pas enveloppé tout entier dans la soutane jaune. [...] Le fond de l'être d'un Crétois ne se vide pas si aisément [...] Et c'est vrai, que vient faire, que peut espérer Bouddha en Crète ? » Il en parle aussi dans son roman *Alexis Zorba*, cette fiction autobiographique où le narrateur, le « patron », qui représente l'auteur lui-même, est tiré de sa méditation bouddhique par la force vitale de cet homme d'action qu'est Zorba. Néanmoins, force est de constater qu'il n'a pas pu résister jusqu'à la fin « à la voix magique et ensorceleuse – pour reprendre son mot – du dernier Rédempteur qui « délivre l'homme de l'espérance, de la peur, des dieux. » C'est ainsi que la liberté absolue qu'il prêche se convertit sans transition en « libération de la liberté » ou « délivrance de la délivrance. » Déjà, dans le Prologue de son *Odyssée*

qu'il a toujours considérée comme l'œuvre de sa vie (ce qui va à l'encontre de l'avis de ses commentateurs et de ses lecteurs à la fois), il déclare : « La liberté, frères, ce n'est pas le vin, ni la femme douce, ni le bien dans les celliers, ni le fils dans le berceau, c'est un chant solitaire et dédaigneux qui se perd dans le vent. » Et la boucle est bouclée à la toute fin du poème, lorsque, au moment de sa mort, l'Ulysse kazantzakien [je cite] « debout, dans le vent, bondit et se libère de la dernière cage : sa liberté. » À la fin de *Rapport au Greco*, son œuvre ultime, son testament spirituel qu'il a laissé posthume, ce même Ulysse fait son apparition dans l'univers du texte pour déclarer à son créateur : « Tu t'es délivré de la délivrance, c'est la plus haute prouesse de l'homme. Il est achevé ton temps de servitude dans l'espoir et dans la crainte, tu t'es penché sur l'abîme, et tu n'as pas eu peur. À présent nous partons. Sans bateau, sans mer, sans corps. Libérés de la liberté. » Même le Capétan Michalis, le héros intransigeant des luttes crétoises, arrive à s'exclamer vers la fin du livre : « La liberté ou la Mort ! La liberté et la Mort ! (*le et souligné dans le texte*) Voilà ce que je dois écrire sur mon drapeau. C'est ça le véritable drapeau d'un combattant ! la Liberté et la Mort ! La Liberté et la Mort ! » En 1956, une année avant sa mort, Kazantzaki achève la tragédie *Bouddha ou Yang-Tsé* dont le thème central est justement le *nihil* bouddhique. Rappelons, enfin, qu'il a demandé qu'on grave sur sa pierre tombale cette fameuse devise bouddhique qu'on vient de mentionner : « Je n'espère rien, je ne crains rien, je suis libre. »

Pour conclure, je dirai que toute cette vision de la spiritualisation progressive de l'homme vers une liberté absolue qui sera dépassée paradoxalement à son tour par la liberté du néant est, à n'en pas douter, un rêve utopique. N'empêche que ce rêve est désormais incarné à jamais dans une œuvre imposante qui a permis à son créateur de se libérer de la réalité quotidienne pour passer triomphalement à cette autre réalité, cet autre univers dans l'Univers qu'est l'art. Passage, pour reprendre les termes de Jean Rousset, « d'un désordre à un ordre, de l'informe à la forme, du vide au plein, de l'absence à la présence. » Et j'ajouterai moi-même, du temporel à l'éternel.

